



*Alexandru Matei*

## **De la métaphysique du « commun » au « comment vivre ensemble » Jean-Luc Nancy et Roland Barthes sur la communauté**

---

**FROM THE METAPHYSICS OF THE COMMUN  
TO HOW TO LIVE TOGETHER. JEAN-LUC NANCY  
AND ROLAND BARTHES ABOUT COMMUNITY**

**Abstract:** French theory created a particular way of writing about and reflecting upon the community and even the idea of communism. By the end of the 1970s and the beginning of the next decade, in this post-ideological historical moment, Roland Barthes on the one hand, Maurice Blanchot and Jean-Luc Nancy on the other hand, published books or talked about community following two distinct approaches: Barthes had a rather practical viewpoint, relinquishing metaphysics in order to be able to “live together”, while Nancy’s approach skulked around the agony of the concept of community thought as absolute.

**Keywords:** Community; Living-together; Roland Barthes; Jean-Luc Nancy; French Intellectual History; French 1980s.

**ALEXANDRU MATEI**

CEREFREA – Université de Bucarest

amatei25@yahoo.com

DOI: 10.24193/cechinox.2017.32.07

Communauté, commun, commun-isme, communautaire, voici autant de termes qui ont fait un carton dans les débats intellectuels et politiques au XX<sup>e</sup> siècle. Pourquoi on les discute moins depuis quelques années, peut-être depuis qu’un Fukuyama a annoncé « la fin de l’histoire », après la chute du bloc communiste en Europe de l’Est ? On pourrait donner une suite rapide à cette question, rapide et très générale, qui demandera à son tour des explications : il y a toujours eu un écart, un écart d’être, comme une transcendance, entre un imaginaire du « commun », en tant qu’objet ou raison d’un désir, et l’existence des « communs » à l’époque moderne, cette époque qui fait suite à une histoire intellectuelle dominée par des dogmes « ecclésiastiques ». Faisons un pas de plus : il y a toujours eu un écart entre les images des « communs » et ce qui, dans la vie quotidienne, peut passer pour du commun (par exemple la rue, les moyens de transport, la maison bourgeoise ou bien le collectif de travail dans une société). Avec les mots d’Eric Marty, en « Avant-propos » du cours



*Comment vivre ensemble*, le premier cours que Barthes donne au Collège de France en 1976-1977 :

À la question (...) « Peut-il y avoir une communauté d'êtres sans Têlos, sans Cause ? » la réponse est évidemment négative, et cette négativité (...) est toujours déjà-là comme pour annuler, dès l'origine, l'objet même de cette recherche. Et c'est alors comme si, au fond, cette négativité était le véritable objet du cours, comme si elle était sa vérité. On pourra méditer, à ce titre, toute la différence de traitement dont cette question de la Communauté, devenue brûlante dans de nombreux écrits d'intellectuels, fait l'objet avec la déconstruction négative qu'en fait Barthes<sup>1</sup>. (CVE 11)

À cette citation il convient un encadrement : nous sommes dans la seconde moitié des années 1970, alors que le bloc communiste aura perdu son aura idéologique initiale. Barthes donne ses cours au Collège de France entre 1976-1980. Déjà *l'avenir*, en tant que notion politique, avait déjà été terni par l'après Mai 68 et, à l'Est, par un août 1968 ensanglanté, à Prague. Les titres « d'écrits intellectuels » que Marty ne cite pas mais qui appartiennent à des auteurs à qui une note de bas de page renvoie quand même, sont : Jean-Luc Nancy (avec *La Communauté désœuvrée*, Christian Bourgois, 1986), Maurice Blanchot (*La Communauté inavouable*, Minuit, 1984) et Giorgio Agamben (*La Communauté qui vient*, Seuil, 1990). Mais l'ordre chronologique des deux premiers titres est inversé, et c'est Nancy qui le rend conforme à l'histoire, dans son livre *La Communauté désavouée*, publié en 2014. Nancy publiait un

article à titre identique à celui de son livre de 1986 dans la revue *Aléa*, en 1983. Blanchot y répondait très vite, la même année, alors que ce n'est en 2014 que Nancy revient sur cette affaire pour s'efforcer de la tirer au clair, en tant que polémique d'époque d'une part, mais aussi en tant qu'exercice de pensée. Toute sa *Communauté désavouée* est un *close reading* et un repérage historique de *la Communauté inavouable* et de ses racines puisant chez Georges Bataille, chez Hegel ou chez Heidegger. Ce n'est pas notre intention de le reprendre en détail, d'autant plus qu'il s'agit d'un écrit philosophique qui, publié en 2014, porte néanmoins le sceau de la *French theory* d'antan : rhétorique du paradoxe.

Pour ce qui est de notre texte, il entend reprendre la suggestion d'Eric Marty : « méditer toute la différence de traitement » de la « communauté » chez Barthes par rapport au traitement que lui réserve Jean-Luc Nancy, dans le sillage de Maurice Blanchot notamment. En même temps, ce n'est pas la teneur conceptuelle qui nous intéresse en dernière instance, ne serait-ce parce que, à trop s'appesantir sur les concepts, on tend à oublier l'origine locutoire du discours qui les privilégie (les fameux *qui parle* et *d'où l'on parle*). Si Nancy publie en 2014 un livre sur un débat qui l'engageait, aux côtés de Maurice Blanchot, au milieu des années 1980, il ne le fait pas vingt ans plus tard pour le revisiter, depuis une autre histoire et, conséquemment, depuis une autre écriture (si l'écriture « est un acte de solidarité historique »<sup>2</sup>). Nancy fait, par ce livre publié en 2014, un geste différent : il revient sur « les lieux du crime » pour reprendre le même cas, et pour le résoudre. Toutefois, Nancy n'ignore



pas absolument l'histoire. Il situe la discussion de la « communauté » dans l'après Mai 68, mais par ce même geste il élève cette date au rang d'événement-concept, voire de mythe.

Il est vrai que Nancy daigne broser un court tableau historique pour l'encadrer :

Les communautés hippies, celle imaginées et tentées par milliers, en Europe et dans les Amériques, au nom de la libération sexuelle, de la croissance zéro, de l'écologie, de sensibilités chrétiennes, bouddhistes, conseillistes ou socialisantes, avaient entretenu un imaginaire permanent et lentement déclinant au fil des changements économiques et géopolitiques des années 1980. (CD 24)

Mais le concept guette, il est là : le déclin amène la fin, la fin (de l'expérience, du vécu) amène la réflexion de la fin, alors que « les changements économiques et géopolitiques des années 1980 », ce n'est finalement que la formule qui relègue une histoire culturelle, vécue et matérielle, dans l'espace bidimensionnel d'un décor figé. Ces « changements » ne seront pas non plus explicités par notre texte ; ce que nous voudrions opposer à l'intérêt conceptuel dont fait montre le texte de Nancy (et celui de Blanchot dans l'ornière duquel celui-ci avance) ce n'est pas des témoignages ou bien des illustrations, mais une approche différente, différente mais non pas opposée. Autrement dit : la pensée du « commun » se situe, chez Barthes et chez Nancy, sur la crête du déclin, du post-climax Mai 68, voire d'un échec, et c'est cette même histoire qui les engendre : il y a du commun chez un et chez l'autre. Mais si le langage de Nancy reprend des représentations

qui, chemin faisant, arrivent à la solidité et au prestige du concept (par exemple la « communion », comparée à « l'eucharistie » dans un passage de la page 110 du livre de Nancy), chez Barthes, un autre langage, transitif, fragmenté, fait de renvois, un langage qui n'est pas écriture – il faudra y revenir – amène son locuteur à se poser vraiment la question du titre : *comment vivre ensemble* ? Tout comme dans d'autres textes de la même époque – chez Foucault, notamment – le cours de Barthes propose et explicite des pratiques, et non une métaphysique.

La discussion entamée et poursuivie par Nancy se distingue des points proposés par Barthes notamment quant à l'objet visé : il s'agit pour l'un de parler d'absolus, alors que, pour le second, au lieu d'absolus, le lecteur découvre ce qu'on pourrait appeler des « communs » attestés, quoique marginaux, et notamment le « groupe idiorythmique » dont la description occupe deux séances (la seconde et la troisième). Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

En premier lieu, Nancy parle d'une essence quand il aborde la communauté :

Par le commun il faut entendre (...) le partagé, c'est-à-dire ce qui n'a lieu que dans le rapport, par lui et comme lui : par conséquent, ce qui ne se résout ni en « être » ni en « unité » (...), « le rapport ». (...) Ce qui se communique n'est pas une substance commune mais le fait même d'être en rapport, la « contagion » qui est un autre nom pour la « communication » et par laquelle ne se transmet rien d'autre que précisément le fait qu'il y a transmission, passage et partage. (CD, 12 et 29)



Or, quand il faut en venir aux contours des communs, surgissent vite deux enjeux : *le nombre et le type* de commun(auté). Là encore, chez Nancy et chez Blanchot, le nombre affleure le concept ou bien le mythe : ou bien les deux, un deux mythique (Sainte Vierge et Jésus, ou « femme » et « homme ») ou bien le un multiple, *le peuple* : *commun érotique* (avec toute son histoire et son sacré) et *commun politique* (régé par une Cause, ou bien, ultimement, par une méta-Cause qui serait celle du Mai 68 utopique : « 68 s'offre comme une 'utopie immédiatement réalisée', c'est-à-dire comme un hors-lieu au cœur de ce qui a lieu, ... un peuple 'qui, pour ne pas se limiter, accepte de ne rien faire' » (CD, 75<sup>3</sup>). Le deux et l'un-multiple sont, chacun à son tour, dépassés, transgressés vers les deux absolus leur correspondant : le couple est un couple homme-femme s'abolissant dans le mythe/ concept (Jésus qui s'abandonne, la femme qui abandonne ou offre son corps à l'autre), alors que l'un-peuple est une communauté radicalement inclusive ou non-exclusive : « ne rien exclure, se tenir en retrait, c'est être fidèle au 'rapport sans rapports' » (CD 76), c'est-à-dire à l'absence de la communauté.

C'est dans cet espace qu'est projetée l'écriture, un « rapport » évidemment, une « transmission de l'intransmissible » (CD 49), puisque c'est elle qui circule, sans faire circuler quoi que ce soit : essentialisation de la différence, cette pensée renvoie à la « différance » derridienne. Selon Bataille, l'intransmissible c'est l'éros, le pathos de la fusion, une force qui surpasse la conservation et fonce vers l'auto-destruction (comme chez Sade), alors que pour Blanchot ce qui est intransmissible ce n'est pas un pathos explosif, mais retenu : une

expérience douloureuse, tellement intime qu'elle devienne « invouable ». Des deux côtés, nous avons une même image sous deux aspects : l'un ontique, une hyperforce, l'autre éthique, un in-exposable, irréprésentable (c'est ici un thème que Lyotard avait déjà discuté dans sans livre de 1979 sur le postmoderne, *La Condition postmoderne*, Minuit).

Si, chez Nancy, la communauté et l'écriture sont vite traitées en éléments d'une métaphysique – fût-elle postmoderne – il est peut-être temps d'envisager l'objet du « commun » pour Barthes, de remarquer combien c'est un même « matériau » qu'il a devant lui pour être transformé en objet de réflexion : le nombre, d'abord, le type de communauté ensuite (l'alternative érotique politique était celle de Nancy) et en fin de compte l'écriture (ou la parole de l'écrivain) qui tous se déploient, sous la plume de Nancy, sous le signe de l'absolu.

### **Parenthèse : comment écrire (la communauté)**

Certes, le premier discours de Roland Barthes au Collège de France est une mise en procès du langage lui-même. Le langage, selon Barthes, force l'intégration, atténue l'exception jusqu'à la faire rentrer dans le paradigme : « Mais la langue, comme performance de tout langage, n'est ni réactionnaire, ni progressiste ; elle est tout simplement : fasciste ; car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire. »<sup>4</sup> Cet usage de la langue est ce contre quoi s'élèvent Blanchot et Jean-Luc Nancy sur ses pas : la tâche de l'intellectuel est, pour eux, de produire « la parole inattendue ». Nancy détaille : « Inattendue, la parole l'est lorsqu'elle ne répond pas à



un projet, lorsqu'elle n'est pas astreinte à la nécessité pressante d'une justice (c'est le mot qui dans ce texte occupe la place de 'la loi') ». (CD 55) Les deux acceptions d'un usage – comme le dire, libre ? – de la langue, se recoupent jusqu'à la superposition. Est commun (« commun-iste ») l'usage de la langue qui ne se soumet pas à l'obligation, à la pression, à la volonté de choisir, de nommer. Cette explicitation se déploie, dans *La Communauté désavouée*, au cours de la discussion sur « le cœur ou la loi » régissant la communauté. Nancy montre comment, dans *La Communauté inavouable*, Blanchot s'efforce d'éviter l'idée d'une communauté constituée autour de la loi ou de la cause, tout comme celle d'une communauté privée réunie (et consumée) par « la passion déchaînée (abandonnée) » (CD 58). Et Nancy de conclure : « Si la loi jamais ne peut faire cœur, le cœur en revanche peut faire loi au-delà de toute loi. C'est peut-être l'inavouable. » (CD 58).

Or, une telle idée de communauté, le lecteur ne tarde pas de le remarquer, rencontre l'éclésiologie chrétienne et tranche sur le binôme politique – éros du côté de la religion. C'est que cette parole inattendue « relève d'un abandon à une 'sainteté du vide' » (CD 55). C'est entre cet absolu, fût-il négatif, et les marges du vivre ensemble que se joue tout ce qui sépare Nancy et Blanchot, d'une part, et Barthes, de l'autre.

Il est vrai que, des deux côtés, la communauté est pensée à nouveaux frais, et surtout en réaction aux communautarismes « ressentimentaires » qui avaient marqué la modernité. Nancy et Barthes écrivent tous les deux après la guerre et après le moment idéologique du XX<sup>e</sup> siècle. Nancy reconnaît, vers la fin de son livre, que « *La*

*Communauté désœuvrée* avait pour objet de dissocier l'idée de 'communauté' de toute projection dans une œuvre faite ou à faire – un Etat, une Nation, un Peuple ou Le Peuple en tant que figures dûment ouvragées et dressées au milieu de la place publique. » (CD 154) Roland Barthes distingue, dans son cours, « la cause (avec initiale minuscule), le pourquoi (en un seul mot) ; et la fin, le but, l'objet (l'idée) qui fascine, attire, oriente et mobilise un tropisme, la Cause (avec un grand C), le pour-quoi (en deux mots), le Telos. » (CVE 78)

Or, fidèle à un parcours de recherche remontant à la fin des années 1960, Barthes quitte l'espace de la culture occidentale pour retrouver d'autres « causes » qui peuvent donner naissance à des communautés. C'est déjà à ce moment-là qu'on touche à la singularité d'un tel projet. Pourquoi ? Parce que Nancy, quand bien même il travaillerait dans la ligne de mire d'une « dissociation » de la projection d'une communauté dans une œuvre (qu'est la Nation, ou la Race, ou bien un parti pris idéologique qu'une œuvre ?), n'entend pas – ne sait pas – se départir de la pensée du fondement, soit de cet absolu qui travaille depuis toujours la pensée occidentale. Or, si la Cause-fondement manque, la pensée, en s'y agrippant, bascule dans le creux laissé béant par sa disparition. Nancy ne fait pas recours à des « causes », mais fonce vers une négativité toute aussi majuscule que la positivité impossible du départ. Il s'agit, pour cette autre communauté à chercher par Nancy, dans le sillage, pour ou contre, mais toujours avec Blanchot, d'une communauté dont les rapports répondront à des « espaces de libertés communes ». Et Nancy d'ajouter : « Que sont ces espaces sinon ceux que 68 a ouverts mais



considérés cette fois sous l'angle d'une transformation sociale et politique plutôt que sous celui du 'peuple' fugace ? » (CD 155). C'est sous l'injonction de la responsabilité absolue (les échos lévinasiens sont rendus explicites dans le livre) que se noue cette pensée d'une communauté politique dont l'histoire avait fourni le cadre. Et ce cadre, remarquons-le de nouveau, est mis en saillie encore une fois : il s'écrit sans aucun ajout, tel un chiffre magique, « 68 ».

Du point de vue du politique, ou bien de la politique, sans acception de genre pour une fois, la « transformation sociale et politique » connote la structure et ultimement la raison, sans doute beaucoup plus que « le peuple ». Mais le peuple ne se laisse pas chassé pour autant : il est toujours là, en tant que nombre. La communauté qu'envisagent Blanchot et Nancy (et *a fortiori* Bataille) chavire entre « le deux » (et deux genres) et « le peuple », alors que Barthes parle de petites communautés de moins de dix individus, une « utopie domestique » où il s'agit de « prédire le bon rapport du sujet à l'affect, au symbole. » (CVE 177). Il ne parle pas du couple, puisque le couple est tellement investi par l'imaginaire qu'on n'en parle en fait jamais – c'est comme si l'on parlait, ajoute Barthes, de « l'origine du langage » (CVE 39), alors que les « grandes communes (...) » sont structurées selon une architecture de pouvoir » (CVE 40). Ces deux « formes excessives » pèchent en ce qu'elles sont – avec un argument auquel Michel Foucault prêtait son concours – « répressives ».

A quelle « délicatesse », à quelle « époque » (deux des notions citées par Barthes pour définir le vivre-ensemble avec causes mais sans Causes) ces communautés répondent-elles, ni couple ni peuple, que

le conférencier du *Comment vivre ensemble* lance devant ses auditeurs, devant les yeux des lecteurs ? Une seule réponse : à des réalités conformes à des pratiques. Pour Barthes, le vivre ensemble est une pratique au jour le jour, une possibilité ténue, mais positive, dès l'instant où elle ne s'affronte pas à (l'absence de) l'absolu. Si, pour Nancy, les représentations des rapports composant la communauté post-politique et post-éro-tique à la fois « ne reposent sur rien, (...) flottent au-dessus du vide et se font allées et venues, rencontres et comparutions. » (CD 165), pour Barthes la communauté est située, comme au théâtre – et on ne peut pas s'empêcher de ne pas penser à son essai de 1963, *Sur Racine* – dans des lieux précis : la figure de la « Proxémie » met en place les rapports entre des individus vivant ensemble, pris sous l'angle des distances et des rapprochements, autour de la « lampe » ou du « lit », ou bien, de manière plus générale mais non pas abstraite, du « rectangle » et de sa subversion.

Quand Eric Marty écrit, dans l'« Avant-Propos » au cours de Barthes, que « son propre discours semble se dé-théoriser et, de ce fait-là, décevoir la demande de l'auditoire » (CVE 9), il vise juste, et sa visée est double : d'une part, « dé-théoriser » possède le versant positif du pratique, quitte à rompre avec un discours explicitement politique<sup>5</sup> que tout le monde s'accorde d'ailleurs pour tenir désormais impossible, mais d'autre part, et c'est peut-être encore plus important, « dé-théoriser » c'est assumer la responsabilité de décevoir, ce qui n'est pas sans conséquences pour l'idée d'écriture elle-même.

En fin de compte, c'est une parole et une écriture qui rendent compte de la communauté. Pourquoi ? Parce que



l'intellectuel, l'écrivain, le philosophe, ce qu'il fait c'est écrire et/ou parler. Or, c'est au niveau de la sensibilité – ou de l'esthétique – que la communauté de Nancy et de Blanchot n'est pas la communauté barthésienne. Pour ceux-ci, à « l'œuvre littéraire » (et ici la notion peut être étendue à la littérature en générale, voire à l'écriture) est confié « le soin de porter une parole dont nous devinons que l'inconvenance convient à la célébration secrète et superlative d'une parole toujours inouïe. » (CD 157) C'est évidemment une façon d'écrire la littérature en tant que rapport constitutif au « commun ». Alors, que, pour Barthes, l'écriture, en tant que lieu de l'« extrême subjectivité », car « accord entre l'indirect de l'expression et la vérité du sujet », est souvent « plus pauvre » que la parole, mais « plus vrai[e] » (CVE 178).

Que se passe-t-il au vrai, entre l'écriture de la communauté qui ne quitte pas le registre du sublime chez nos philosophes, Nancy et Blanchot, mais qui se met en scène comme une parole performée, et la parole de Barthes, dans son cours au Collège de France, qui thématise d'emblée l'écriture, mais sans aucune mise en scène ? Une autre déception, peut-être, et la dernière : le point de vue depuis lequel la communauté – ou le commun – est pensée : chez Nancy, il s'agit d'un point de vue englobant, un « nous » (CD 19). Pour Barthes, il ne s'agit pas de répondre à une « exigence » (avec le mot de Blanchot repris par Nancy, CD 21), mais de « fantasmer », de son fantasme. « L'utopie domestique » est pour Barthes « la recherche figurative du Souverain Bien. Ici : le Souverain Bien quant à l'habiter. Or le Souverain Bien – sa figuration – mobilise toute l'extension et la profondeur du sujet, dans son individuation, c'est-à-dire

dans son histoire personnelle au complet. » (CVE 178) Il y a dans ce fragment deux mots qui font toute la différence : *individualité*, comprise comme « histoire personnelle », et surtout, bien que cela puisse paraître anodin, *Souverain Bien*. La communauté, pour Barthes, ce n'est qu'une réponse à la question de *comment vivre ensemble* – comment vivre bien, ensemble. Poser le Souverain Bien *avant la communauté* ce n'est pas l'enraciner dans un fondement, puisque le Souverain Bien existe pour un sujet – *pour moi*. Alors que chez Nancy, c'est le rapport qui est « antérieur » à l'individu au sujet : « antériorité toujours déjà présente et opérante » (CD 158), antériorité qui laisse la communauté comme pendante en tant qu'image subjective (ou fantasma), mais ne la soustrait en revanche pas à l'horizon sensible et conceptuel de sa pensée, l'horizon de l'absolu et du sublime.

La communauté barthésienne se donne en versions à la fois attestées et désirées, mais reconnues en tant que fantasmes de l'individualité, singularités qui engagent débats, mais dont le sujet peut gérer la responsabilité, puisqu'il les fait dépendre de sa recherche du Souverain Bien. Tout compte fait, cette communauté – illustrée par le groupe idiorythmique – reste à l'ombre de la pensée sublime et crépusculaire du « désœuvrement », telle qu'engendrée par l'Histoire moderne, en quelque sorte irrépressiblement : logos et pathos également absolus devant la finitude du monde. Mais on peut reprendre l'adage de Barthes en tant que départ pour une pensée positive, peut-être la seule pensée positive possible de nos jours, de la communauté : « plus pauvre, mais plus vraie ».



## BIBLIOGRAPHIE ESSENTIELLE

Roland Barthes, *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*. Texte établi, annoté et présenté par Claude Coste, Paris, Seuil IMEC, 2002  
Jean-Luc Nancy, *La Communauté désavouée*, Paris, Galilée, 2014

---

## NOTES

1. Les deux sources principales de ce texte sont Roland Barthes, *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*. Texte établi, annoté et présenté par Claude Coste, Paris, Seuil IMEC, 2002 (désormais CVE) et Jean-Luc Nancy, *La Communauté désavouée*, Paris, Galilée, 2014 (désormais CD).
2. Roland Barthes, « Le Degré zéro de l'écriture », dans Roland Barthes, *Œuvres complètes*, I, Paris, Seuil, 2003, p. 179.
3. Les citations intérieures sont de Blanchot, *La Communauté inavouable*, *op. cit.*, p. 54 et 55.
4. *Leçon. Leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire du Collège de France prononcée le 7 janvier 1977*, Paris, Seuil, 1978, p. 14.
5. Sur la manière détournée dont Barthes peut être considéré un auteur politique, voir Yue Zhuo, « Barthes 'politique' : du théâtre à l'idiorythmie », *Revue Roland Barthes*, 2015, no 2, [http://www.roland-barthes.org/article\\_zhuo.html](http://www.roland-barthes.org/article_zhuo.html). Sur *Barthes et l'art du détour*, Claude Coste, *op. cit.*, Hermann, 2016.